ulletin météorologique.

ashington, 22 mars— Indica-
s pour la Louisiane et le
issipi — Temps beau ; plus
d : vent du nord.

—UNE—

ECTION ACADÉMIQUE EN 1750.

propos de la réception de
re jour et des élections
démiques du lendemain, il
peut-être pas sans inté-
de reconter un épisode peu
des annales académiques,
ous reporte de cent cinquante
s en arrière.
rudit abbé Terrasson venait
sser par sa mort son fauteuil
démique vacant.
ut Piron qui se porta candi-
sa succession.—Piron, qui
nte sa vie candidat perpétuel
académie, et qui fut réduit à
lui-même sur sa tombe:

i gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

e lui on aurait du moins as-
une originale séance de ré-
n.
disait:
uand je serai reçu, ce ne sera
ng. J'ôterai mon chapeau
dirai aux académiciens
sieurs, merci bien!» Le di-
ur me répondra: «Monsieur,
a pas de quoi.» Et ce sera

Piron éternuait les bons mots
un naturel facile. Il fut dur
ritiques et leur laissait tou-
le droit de réponse. Mais
ne c'était à armes égales,
n'en abusaient pas. Il di-
un jour de l'un d'eux: «Que
ce bouc au milieu des neuf
rs!»
n'eut pas occasion d'appliquer
théories sur les séanecs de ré-
n. Cette année-là encore, il
ra.
avait pour concurrents M. de
lace, auteur et traducteur de
urs romans et drames—et
le comte de Bissy, qui visait
ambassadeur, et qui pensait
arriver en s'assurant d'a-
du titre d'académicien. Il
fort peu lettré. Les deux
rents se rencontrèrent le
novembre à l'Opéra.
h! quoi! dit M. de La Place,
vous présentez! Que ne me
siez-vous! Je me serais dé-
devant vous, monsieur le
te.
bites que je me présentais au
il n'y aurait pas une candi-
re d'homme de lettres, et
que M. Piron se retirait.
dès l'instant que vous y pré-
ez, vos œuvres vous donnent
riorité sur un simple diploma-
N'en parlons plus. Je ne
plus à l'Académie.

—

r cette assurance, M. de La
e laisse passer le vendredi, le
medi, et se met en mouvement
imanche pour commencer sa
rnée de visites académiques.
va d'abord trouver les officiers
l'Academie, M. de Marivaux,
ncelier, et M. de Mirabeau, se-
aire perpétuel. Ces messieurs
déclarent:
Mon pauvre monsieur, vous
vez bon dernier. M. de Bissy
it toutes ses visites ces deux
miers jours; il a plu, et il a été
venu qu'il sera élu.
Voilà La Place dans une grande
eur. Il court les spectacles et
salons pour trouver M. de Bissy
faire un grand scandale.
Point de Bissy nulle part.
M. de La Place écrivit alors et
dia partout des lettres adres-
s à l'indélicat candidat et au
rétaire de l'Académie, où il an-
çait que le bruit de la candida-
de Bissy était faux, que celui-ci
tait désisté, qu'on cherchait à
noncer en répandant une nou-
elle qui portait atteinte à la
auté et à la probité de M. le
te de Bissy dont la parole mé-
ritait créance: or, n'avait-il point dit qu'il ne se présentait pas? Bref, ce Bissy fut roulé dans la saumure du ridicule.

C'était ce temps lointain et étrange où les influences et les coteries pouvaient peser sur les choix des académiciens.

M. de Bissy fut nommé.

Ce choix déchaîna une guerre de pamphlets. On s'intéressait alors passionnément aux élections académiques. Le camp des écrivais leva le porte-plume de la révolte. Piron enragea. Il rima ce tableau de l'Académie, qui en vit de dures à l'époque:

Gens de tout état, de tout âge,
Et bien, et mal, et mal lettrés,
De Cour, de ville et de village,
Cagoulés, casqués, mitrés,
Messieurs les beaux esprits titrés,
Au diable soit la Pétaudière.
A de Bissy l'on dit: Entrez!
Et *nescio vos* à Molière.

C'est Jules Simon qui répondait avec esprit et justesse à ce sempiternel reproche fait à l'Académie de n'avoir pas élu Molière:

—Mais il ne s'est jamais présenté!

De fait, le comédien Molière n'y aurait jamais pensé, et il eût été le premier étonné d'en ouïr parler.

Les brocards et les quolibets pleuvaient sur le diplomate de Bissy. Dans un salon, quelqu'un avait dit à un seigneur réputé pour son ignorance, appelé M. de Chimène:

—Allons, Chimène! Nous n'avons plus de temps à perdre! Apprenons l'ortographe, et nous aurons une place à l'Académie!

Le commandant des mousquetaires, M. le comte de Montbossier, assura qu'il ferait entrer tous ses hommes à l'Académie dès qu'il se produirait des vacances.

—

La réception du nouvel élu eut lieu dès le mois suivant. On allait vite alors. Son discours fut plat et fit sourire. On lui avait fait biffer l'éloge de Mme de Pompadour qu'il y avait mis et que la Compagnie jugea tout de même trop scandaleux.

C'était le siècle de l'esprit. Le comte de Bissy en fit l'épreuve à ses dépens. Un jour, quelque temps après cette réception, on causait de l'Académie devant le Roi, à Versailles. Il s'agissait d'une élection nouvelle à faire. M. de Bissy était présent.

—Et qui pensez-vous qui sera élu? demanda le Roi au duc de La Vallière.

—Sire, ce sera le comte de Bissy.

Celui-ci réclama:

—Mais je suis déjà de l'Académie!

—Eh! monsieur, répondit sérieusement le duc de La Vallière, vous n'y avez qu'un fauteuil, et un homme de votre mérite en doit avoir deux!

Le Roi rit fort et demanda qui se présentait. On lui répondit que c'était M. Thomas,—ce Thomas dont Voltaire raillait le style embrouillé en l'appelant du gali-thomas.

M. de Bissy répondit qu'il ne pensait pas que M. Thomas se présentât.

—Et la cause? demanda le duc de La Vallière.

—Il serait venu me faire sa visite!

—Bon! répondit le duc, il ne sait peut-être pas que vous êtes de l'Académie?

M. de Bissy avait fait faire son discours de réception par son frère, le chevalier de Bissy, dont il fallut dire: «C'est son second en esprit.»

Le comte de Luc, par allusion aux frères Corneille, appela ce cadet Bissy Thomas, et le nom lui resta.

Quant à La Place, il continua à traduire et à vulgariser chez nous le théâtre de Shakespeare, par quoi il mérite une petite place dans les notes et dans la reconnaissance de l'histoire des idées et des influences au cours de notre littérature nationale.

Mais, ne trouvez-vous point, quel joli siècle que le siècle dernier!

Rien ne passait, et si c'était peut-être le règne de l'effronterie et du scandale, c'était à coup sûr le règne de l'esprit, et qui n'en avait pas y faisait piteuse mine.

C'était comme une contagion. Cela se gagnait. On attrapait les mots en l'air, comme des mouches, partout, à la Cour, à la ville, dans les salons, dans les coulisses, où les comédiens en avaient de leur cru.

Le soir même de la fameuse réception de M. de Bissy à l'Académie française, il n'y avait qu'à aller à la Comédie-Française pour entendre ce colloque au milieu d'un groupe de seigneurs semillants qui entouraient une actrice, la belle Mlle Luzy.

On parlait de l'acteur Bouret, qui tenait l'emploi des niais, et Mlle Luzy disait:

—Bouret joue très bien les rôles bêtes.

Bouret passait à ce moment, et il repartit:

—Je suis content, Luzy, que vous trouviez cela, car vous devez vous y connaître en bêtes; monsieur votre père en faisait.

En ce temps-là, l'esprit courait les rues. Il aura sans doute été trop loin. C'est pour cela que notre siècle ne l'a pas rattrapé.

L'ACTUALITE

LE HEROS DU MAINE.

William Antoine est le héros qui, avec un remarquable sang-froid, alla prévenir le capitaine Sigsbe immédiatement après l'explosion, que son navire sombrait.

Vacher l'assassin.

M. Fourquet, juge d'instruction, à Paris, vient de constituer définitivement le dossier relatif à Vacher et de l'adresser au procureur général à Lyon.

Un rapport très détaillé, quatre cartes géographiques reproduisant l'itinéraire du tueur de bergers à travers la France, ainsi qu'un tableau synoptique y sont joints.

D'après le rapport, en plus des douzes crimes avoués par Vacher onze assassinats et cinq tentatives de meurtre lui seraient encore imputables.

En voici la liste: en 1890, le crime de Varacieux (Isère); en 1894, Labeaume (Isère); Hostun (Drôme); Parnans (Drôme); en 1895, Hauterive (Allier) Brive assassinat du conscrit Louradou; Lahaïes, près Condrieu (Rhône); Vrécourt (Vosges), deux tentatives l'avant-veille du crime de Beaurepaire, dans le même canton; Graffigney (Haute-Marne), 28 avril 1897, et Daillecourt (Vosges), 1er mai 1897.

En ce qui concerne les crimes de Belfort et de Varennes-en-Argonne, le juge instructeur est perplexe.

LE DUEL.

Nous lisons dans l'«Autorité»:

Notre éminent confrère M. Drumont fait les très justes réflexions qui suivent, dans la «Libre Parole», sur la coutume du duel, à propos de la mort de Cavallotti:

Nous n'avions qu'un ami dans cette Italie affranchie par le sang de nos soldats: le chevaleresque, le vaillant et l'éloquent Cavallotti. Il vient d'être tué en duel et, sans qu'une voix généreuse s'élève désormais pour protester, ceux qui criaient jadis: «Fuorii Tedeschi!» et qui sont devenus les valets de l'Allemagne, pourront, en plébiscite d'admiration, faire circuler des cartes postales à l'effigie de Dreyfus et de Zola.

L'imbécilité du duel vient de s'affirmer une fois de plus par la mort tragique de ce grand poète qui fut un homme intrépide.

Ce qu'il faut penser du duel, l'Eglise nous l'a dit et, en fils soumis, nous n'avons qu'à nous incliner devant les décisions des conciles qui ont condamné le duel sous toutes les formes.

S'il est arrivé à notre ami Cassagnac, à moi-même et à beaucoup d'autres, de succomber matériellement à la tentation sur ce point, nous n'avons jamais péché contre l'esprit, discuté la doctrine, prétendu que nous avions raison, et, selon l'expression de Guizot, cherché «à maximer nos pratiques».

Ces affaires-là, c'est bon pour les ecclésiastiques dévoyés qui, au lieu de reconnaître qu'ils ont cédé à l'aiguillon de la chair, argumentent, se révoltent contre le dogme ou la discipline et réclament le mariage des prêtres, après avoir commencé par manquer à un vœu de chasteté que personne ne les obligeait à prononcer.

En ce qui me concerne, d'ailleurs, j'avoue que je ne trouve rien d'abominable comme le type du bretteur, du duelliste de profession, et j'estime qu'on doit tout faire pour éviter les duels. Je n'ai jamais usé de l'influence que je puis avoir à la «Libre Parole» que pour effacer chez nos amis ou nos correspondants l'épithète excessive ou le trait trop personnel qui enveniment inutilement un débat et rendent les rencontres inévitables.

Sans doute, tout se termine généralement par une piqûre au doigt; mais, sans remonter bien loin, le duel Henry-Allis, le duel Lahovary-Filipesco, le duel Cavallotti, sont là pour prouver que des malheurs arrivent quelquefois.

A trente ans, un sang trop impétueux coule dans les veines pour qu'on songe à ces choses. Quand on a dépassé la cinquantaine, on doit y songer et évoquer l'image d'une mère, d'une femme, d'une sœur, auxquelles on ramènera mort celui qui le matin a quitté la maison plein de santé et d'espoir.

La vie rend meilleurs ceux qu'elle n'aigrit pas absolument, et la philosophie trouve un terrain tout préparé chez les hommes qui, après avoir reçu beaucoup d'injures, s'aperçoivent qu'ils ne s'en portent pas plus mal et qu'ils n'en sont pas moins considérés.

. . . . . .

Quand on l'envisage exclusivement au point de vue humain, ajoute notre confrère, la question du duel n'en reste pas moins très intéressante et très complexe. Il est impossible en effet de contester que, dans l'état actuel des mœurs, le duel ne soit, dans certains cas, une obligation à laquelle on ne peut se soustraire.

HISTOIRES NATURELLES.

Les Hirondelles de Cheminée.

....Un scrupule m'est venu, et je me suis demandé si, après Théophile Gautier, après Michelet, il était encore permis de parler de ces délicieux oiseaux.

FRANÇOIS COPPÉE.

Et moi-même après François Coppée, oserai-je dire un dernier mot aux hirondelles, ses amours?

J. R.

Elles me donnent ma leçon quotidienne.

Elles pointillent l'air de petits cris.

Elles tracent une raie droite, posent une virgule au bout, et, brusquement, vont à la ligne.

Elles mettent entre folles parenthèses la maison où j'habite.

Trop vives pour que la pièce d'eau du jardin prenne copie de leur vol, elles montent de la cave au grenier.

D'une plume d'aile légère, elles bouclent d'inimitables parafes.

Puis, deux à deux, en accolade, elles se joignent, se mêlent, et, sur le bleu du ciel, elles font tache d'encre.

Mais l'œil d'un ami peut seul les suivre, et si vous savez le grec et le latin, moi je sais lire l'hébreu que décrivent dans l'air les hirondelles de cheminée.

J. R.

Erreurs typographiques.

Dans les quelques lignes que nous avons écrites au lendemain des funérailles de M. George Henri Larue, il s'est glissé deux ou trois erreurs typographiques que nous ne relèverions pas, si l'une d'elles ne rendait inintelligible une phrase. Au lieu de ce qui a paru, lire:....; il lui semblait percevoir comme de lointains échos de cette voix caressante *qui* lui avait murmuré les premières leçons d'amour.

Les centenaires diminuent en nombre.

Il paraît que le nombre des centenaires diminue de façon inquiétante en France. Par contre, s'il faut en croire une statistique récemment publiée, il augmenterait dans certains pays étrangers. Sur 39 millions d'habitants, la France ne compte plus que 243 personnes âgées de plus de cent ans; l'Allemagne, encore moins favorisée, n'en a que 78 pour 55 millions. L'Espagne, en revanche, en compte 401 pour 18 millions d'habitants. Pour les autres pays, les chiffres sont respectivement de 146 en Angleterre, 578 en Irlande, 46 en Ecosse, 2 en Danemark, 6 en Belgique, 18 en Suède, 23 en Norvège; la Suisse n'a pas de centenaires. Les régions balkaniques, cependant bien troublées, foisonnent de centenaires: on en compte 1,084 en Roumanie, 2,883 en Bulgarie, 578 en Serbie; dans ce dernier pays, on trouvait, en 1890, 18 personnes âgées de 126 à 135 ans et 3 âgées de 135 à 140 ans. Le record de la longévité serait actuellement détenu par un Russe, âgé de 160 ans, lequel serait suivi de près par un nègre africain habitant Buenos-Ayres, qui aurait déjà 150 ans. Après lui viendraient deux autres Russes, un cocher moscovite âgé de 110 ans, et une femme sibérienne, âgée de 140 ans. De tous ces chiffres, il semble résulter que ce sont les pays les plus pauvres qui compte le plus grand nombre de centenaires, et que la civilisation n'est pas favorable à l'excessive prolongation de la vie humaine.

PETITES VÉRITÉS.

La politesse ne donne pas les vertus, mais elles les rend agréables et sociales.

La présomption et la médiocrité marchent presque toujours de compagnie.

Qui ne veut rien prévoir est surpris; qui prévoit tout est misérable.

THEATRES.

Académie de Musique.

Il y a foule à l'Académie de Musique, pour entendre Troja qui est une véritable chanteuse en même même temps qu'une diseuse remarquable. Quand on l'a écoutée quelques minutes, on ne s'étonne plus de la renommée qu'elle s'est acquise et des succès qu'elle obtient.

St-Charles.

Il y avait, hier, une très belle matinée au St-Charles. M. George Monroe s'y est fait bruyamment applaudir. La pièce "A Happy little Home" lui a porté bonheur, comme à l'ordinaire, du reste.

Grand Opera House.

M. Nat. Goodwin et Mlle Maxine Elliott obtiennent toujours le même succès et font chaque soir de belles salles au Grand Opera. Ils finiront la semaine très brillamment avec une jolie comédie "A Gilded Fool".

Suite Dépêches.

L'envoi du rapport de la Cour d'enquête.

Presse Associée.

New York, 22 mars—Le «Mail and Express» publie aujourd'hui une dépêche de son correspondant spécial à Key West, Floride. Cette dépêche est ainsi conçue:

Le rapport de la commission d'enquête sur la destruction du «Maine» partira cette après-midi à quatre heures pour Washington, en charge du juge-avocat Marix.

Il doit arriver jeudi soir à la capitale. Un des officiers sera toujours de garde pendant le voyage à Washington. Les mêmes précautions qu'à bord d'un navire seront prises. Tous les officiers seront armés.

Le rapport a été apporté ce matin à huit heures 45 du Detroit par le lieutenant commandant Muir escorté du sous-officier Mc Calley, et remis directement à l'amiral Sicard qui, ayant nommé la commission, a le droit de passer en revue les procédures.

L'examen à l'hôtel a duré quelque temps. Le juge-avocat, qui avait passé la nuit à terre, pour la première fois depuis un mois, a pris connaissance des conclusions de la cour avec l'amiral Sicard. Celui ci a signé le rapport à neuf heures 50.

Le rapport est maintenant prêt au voyage de Washington par voie de Miami et de Jacksonville.

Le juge-avocat Marix partira ce soir à quatre heures avec le rapport.

Le lieutenant Charles W. Jungen et l'enseigne C. Bowers, deux officiers du «Maine», ont reçu hier soir l'ordre de se tenir prêts à accompagner comme escorte le juge-avocat Marix dans son voyage à Washington.

Le juge-avocat part de Key West à l'heure indiquée plus haut par le vapeur City of Key West. Il arrivera demain soir à Jacksonville, et à Washington jeudi soir probablement.

Le président McKinley est déjà informé par une dépêche chiffrée des conclusions de la cour d'enquête.

Le rapport du comité d'enquête.

Presse Associée

Key West, Flo., 22 mars—Le rapport de la cour d'enquête du Maine a été remis à l'amiral Sicard, par le juge avocat Marix, à l'Hôtel de Key West, hier, dans l'après-midi. L'amiral a signalé quelques changements qu'il y avait à faire.

Le rapport revisé sera probablement porté Washington, par le Lieutenant commandant Marix, qui prendra passage à bord du Nashville.

Le lieutenant Marix, après avoir reçu le rapport, s'est rendu à bord du Nashville, puis il est revenu à terre et a passé la nuit à l'hôtel.

Le bureau et l'amiral Sicard se rendront à bord de l'Iowa aujourd'hui, revoyront de nouveau le rapport qui sera définitivement adopté.

Les sénateurs Allison et Gorman chez le président McKinley.

Presse Associée.

Washington, 22 mars—Les sénateurs Allison et Gorman se sont entretenus aujourd'hui avec le président. M. McKinley désirait les consulter relativement à la question cubaine, comme il a déjà consulté plusieurs hommes politiques.

On n'a pu apprendre que peu de chose au sujet de cette conférence, mais on sait que le président désire connaître les vues des principaux hommes politiques des deux partis sur la situation actuelle, qui est considérée très critique.

Aucune information officielle sur le rapport de la cour d'enquête n'a été reçue, mais on présume que le rapport établira que l'explosion a été extérieure, sans fixer de responsabilité.

Elle avait parlé avec sa voix
aire et sonore...
Elle s'avançait comme pour
nétrer par cette porte entr'ou-
erte....
Mme d'Harmont l'arrêta avec
geste effrayé:
—Mon enfant!.. pas de bruit,
ttout!
Elle referma soigneusement; et
and elle se fut assurée que
ntenant aucune de ses paro-
s n'arriverait jusqu'à l'oreille
malade:
—Ma chère Arabella.. je suis
uchée, touchée jusqu'aux lar-
es....mais il ne fallait pas....
L'Américaine l'interrompait
éja:
—Robert! comment est-il?....
La marquise eut un sanglot
ns la voix en répondant:
—Bien mal?....ma pauvre
fant....bien mal....
—Mais....à présent?..
—La fièvre semble s'être un
u apaisée. Il repose...
—Je veux le voir!...
—Oh! non! non! s'écria la
eille femme avec terreur, pas
ela!....C'est tout à fait impos-
ible...
—Mais...pourquoi?...
—Le médecin l'a formellement
éfendu...Si mon pauvre Robert
prouvait la moindre émotion...
—Puisqu'il repose....Il ne se
oute même pas....
—Le plus léger bruit....le
oindre mouvement....
—Mais vous...vous, madame...
oui vous approchez bien de lui
.... Vous vous tenez au chevet de son lit...Votre présence ne trouble pas son repos...
—Il sait que c'est sa mère....sa garde-malade..je ne compte pas, moi...Pauvre enfant...même dans son délire, il a conscience que je suis une chose à lui... mais vous! ....vous, Arabella!...
—Ne suis-je donc pas l'amie... celle qui doit être de moitié dans sa vie...Alors...laissez-moi le lui rendre...
—Non, mon enfant. Ce serait pour lui une surprise...une joie... une joie inespérée... et c'est justement cette joie fiévreuse qu'il ne faut pas qu'il éprouve.
—Mais puisqu'il m'appelle dans son délire.... Vous nous l'avez écrit....puisqu'il me réclame....Vous voyez donc bien que ma présence ne peut que le tranquilliser....que l'apaiser.....
...Et moi, suppliait-elle, je serais si heureuse de le voir....
Elle ajouta avec une profonde émotion:
—...de l'entendre prononcer mon nom, d'avoir ce témoignage de son amitié pour moi... une amitié que je lui rend de tout mon cœur, madame.... je n'en veux pour preuve que mon inquiétude et mon chagrin....Je vous en prie, laissez-moi arriver jusqu'à lui....
En parlant, sans y prendre garde, elle haussait le timbre de sa voix....
Le bruit parvint-il jusqu'aux oreilles du malade?...
On entendit dans la chambre dont Mme d'Harmont défendait la porte, un long gémissement...
Le lit craqua comme sous un brusque mouvement....
Et pendant que la marquise, toute pâle d'anxiété, se précipitait vers son enfant en suppliant miss Sullivan de ne pas la suivre et de garder le silence,—Arabella, au moment où la porte s'ouvrait, eut le temps d'entendre:
—Mortes!.... mortes toutes les deux....
Mais la porte refermée aussitôt ne lui permit pas d'en saisir davantage.
Et la fille du roi du *cuivre* resta dans le salon,—oppressée, anxieuse.... essayant vainement de comprendre quelques mots au milieu des plaintes et des cris étouffés qui ne lui arrivaient plus qu'à travers la sourde cloison.
Ce ne fut que longtemps après qu'elle vit reparaître la marquise d'Harmont, le visage défait, les mains tremblantes....brisée par cette nouvelle bataille où, encore une fois, elle avait eu raison du délire qui tuait le malade.
—Robert?....
—Cela va mieux...., C'est passé....Mais de grâce, Arabella, partez.... je vous en supplie....
—Je ne l'aurai donc pas vu?..
—Non mon enfant. Si vous l'aimez, n'insistez pas....
—Pauvre cher... Ah! madame, c'est un bien violent chagrin que j'éprouve....
Elle eut, dans ses grands yeux d'un bleu sombre, une larme qui grossit et alla rouler sur sa joue.
—Et, ajouta-t-elle, comme se parlant à elle même, je ne pleure pas facilement....
Et elle sortit, sans ajouter un mot.
Mais, dans sa voiture, en regagnant l'hôtel Sullivan, elle avait encore — toujours — dans l'oreille, ce cri qu'elle avait entendu pendant qu'on ouvrait la chambre du malade:
"Mortes!.... mortes toutes les deux!..."
Où donc flottait alors le délire de son fiancé?..."
Quelle vision d'épouvante lui arrachait ce cri désespéré?...
Et elle dit en hochant la tête:
—Non... je ne remporte même pas de là-bas la triste joie de savoir que c'est mon souvenir qui hante sa fièvre.
Et, toute frissonnante, elle ajouta:
—Il me fait peur, ce mot que j'ai entendu..... Ce mot qu'il a crié:
"Mortes!.... mortes toutes les deux!..."

V.

DÉPART.

Quelques jours avaient passé.
Dans la rue Pierre-Charron, le calme était revenu.
La petite fille qui jouait autrefois à l'etresol jouait maintenant au premier étage....
Et puis, l'appartement de Juliette Thibaudier était fermé et vide....
Voilà tout ce qu'il y avait de changé.
Encore bien pâle et souffreteuse, cette pauvre petite Marcelle,—car son atteinte avait été profonde, mais en pleine convalescence à présent, de sorte que le médecin avait dit à la fin de sa dernière visite:
—Ce qu'il faut à cette enfant, c'est le grand air de la campagne, et dans un mois il n'y paraîtra plus!
Sur quoi le colonel de Croixmaure avait demandé à la comtesse Hélène:
—Quand voulez-vous que nous envoyons cette petite fille à son grand-père?
—Eh bien, mon ami....dans quelques jours...Voyez, elle n'est pas bien gênante...Et déjà elle semble nous donner si gentiment son petit cœur...
—Ce que j'en dis, ma chère, ce n'est pas pour précipiter le départ de cette mignonne, c'est pour suivre la prescription du docteur. Ici, le reste toute pâlotte toute languissante; là-bas, elle courra dans un jardin.... elle se rôtira au soleil.... et elle deviendra bien vite une belle petite campaguarde joufflue et rougeaude....
—C'est vrai, fit la comtesse avec un gros soupir.
—Et puis, ma chère Hélène.... voulez-vous que je vous dise la vérité? plus tôt ce départ aura lieu, moins cette séparation elle sera pénible....
—Elle est si charmante, cette petite brunette aux yeux noirs... si caressante....
—Eh! oui, elle a tout plein de jolies griffes qui vous prennent le cœur.... Je le vois bien, allez... et il vaut mieux, croyez-moi, vous en retirer avant que cela ne saigne...
Elle eut encore un gros soupir:
—Oui.... vous avez raison... toujours raison....
—Alors, demain?....
—Demain, soit.
—On lui rassemblera aujourd'hui son petit trousseau....
—Son grand-père, quand il a fait enlever le mobilier de l'entresol, a déjà emporté beaucoup de choses à cette petite....
—Et ce qu'elle a ici?
—C'est un peu de lingerie et les deux robes de deuil qu'Astier a envoyées....
—Cela n'est guère volumineux.
—Tout tiendra dans une valise et un grand carton.
—Ce sera, quand même, un peu embarrassant à porter.... pour votre femme de chambre surtout....mais je vais m'arranger autrement.
—Comment allez-vous faire?
—Je vais tout simplement charger Dominique de cette opération peu compliquée. Il prendra la fillette d'une main, le petit bagage de l'autre.... et il ira se promener à Brunoy.... Ça lui dérouillera un peu les jambes.... Il s'ennuie devant la loge du concierge, ce garçon....
—Et puis, la petite Marcelle sera enchantée de partir avec lui.... Elle l'aime déjà tout plein....
—Oui, on dirait qu'elle comprend que c'est à celui-là qu'elle doit la vie....
—...Et elle lui en témoigne sa reconnaissance à sa façon....
—Et bien, c'est entendu, je vais donner la consigne à Dominique—et ce sera pour demain matin.
. . . . . .
Elle allait être pénible cette séparation, pénible à Marcelle comme à la jeune femme, qui, en quelques jours, s'habituait déjà,—oh! si aisément!—à ce semblant de maternité.
On dirait que les enfants,—les petites filles surtout,—vont d'instinct à ceux qui les aimeront.

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.